

La vie littéraire

Robert Major

Volume 21, numéro 3 (63), printemps 1996

Le bavardage dans la littérature québécoise

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/201266ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/201266ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Université du Québec à Montréal

ISSN

0318-9201 (imprimé)

1705-933X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Major, R. (1996). La vie littéraire. *Voix et Images*, 21(3), 582–589.
<https://doi.org/10.7202/201266ar>

Essai

La vie littéraire

Robert Major, Université d'Ottawa

Au début du présent siècle, George Lukács établissait, dans une réflexion subtile sur l'essai (*L'Âme et les formes*), une distinction fondamentale entre *la vie* et *la vie*. La première désignait le plan de l'essence, des questions ultimes, des valeurs suprêmes, de la signification; la seconde, la vie concrète, empirique, sensible, celle de l'expérience et des êtres singuliers.

Le titre de cette chronique renvoyait à la deuxième dimension. Non pas que la première soit inintéressante. Au contraire, car on ne sait pas encore ce qu'est vraiment la littérature, malgré de nombreux essais portant sur sa définition. Un des plus récents, d'ailleurs, celui de Clément Moisan (*Le Phénomène de la littérature*¹), m'attend avec impatience sur le dessus de la pile de livres qui encombre ma table.

Pour le moment, toutefois, c'est la *vie* littéraire qui me retient. La vie

littéraire, c'est le littéraire dans son existence concrète; la littérature telle qu'elle naît, multiple et protéiforme, après une longue gestation et sans qu'on puisse fixer précisément ni ses géniteurs ni même le moment du premier vagissement; telle qu'elle se déploie et évolue au gré de son dynamisme propre et en fonction des contraintes que subit tout être vivant; telle qu'elle mourra aussi, sans doute, la vie n'étant, par définition, que cet espace de temps compris entre la naissance et la mort. La vie littéraire au Québec, c'est cette activité particulière où l'écrit prend toute la place, activité dont les frontières souvent sont imprécises, *happening* collectif dont les multiples acteurs improvisent tellement leurs rôles qu'on croirait — le jeu de mots est inévitable — qu'ils jouent sans texte.

Deux publications récentes, l'une travail d'érudition, l'autre témoignage

vibrant, jettent, chacune à leur manière, un éclairage remarquable sur cette vie foisonnante.

*
**

Dans la production d'essais des dernières années, sans doute faut-il faire une place à part pour la vaste entreprise consacrée à la prospection érudite de *La Vie littéraire au Québec*². On sait que l'équipe fondée par Maurice Lemire, et maintenant dirigée par lui et Denis Saint-Jacques, a l'ambition de décrire l'ensemble du phénomène littéraire au Québec, depuis ses premières manifestations aux lendemains de la Défaite jusqu'au vingtième siècle. Le titre donné au projet, maintenant en voie de réalisation, la «vie littéraire», indique bien que, dans la foulée des Habermas, Dubois et Bourdieu, la littérature est saisie dans sa dimension institutionnelle, dans tous ses aspects sociohistoriques. Dans cette perspective, la littérature est une réalité collective, au point de croisement de tout un faisceau de déterminations qu'il importe d'explorer.

Ainsi, contrairement aux histoires traditionnelles de la littérature qui se consacrent à l'étude des œuvres et à la présentation des auteurs, avec quelques brèves indications sur le contexte, cette *Vie littéraire* veut décrire «l'ensemble des processus ressortissant à la production, au discours et à la réception de la littérature» (p. x). L'étude des œuvres n'y est donc qu'un aspect parmi d'autres. Sont présentées également les questions du contexte économique et social, de la formation des écrivains et de leur profil socio-économique,

du regroupement de ceux-ci en mouvements associatifs pour assurer leur promotion mutuelle; de plus, l'institution de la littérature est également constituée par la réception critique et populaire des œuvres, par les réseaux de lecteurs (ou des censeurs), et se trouve étroitement dépendante de la fabrication matérielle du produit-livre (impression, édition, distribution, vente, conservation). D'ailleurs, l'étude des œuvres elle-mêmes se veut particulièrement sensible au «discours de la littérature», c'est-à-dire, d'une part, aux discours tenus sur les œuvres par la critique et l'histoire littéraire, et, d'autre part, au processus par lequel l'œuvre se constitue comme littéraire, dotée d'une valeur littéraire, avec toutes sortes de marques d'intertextualité qui rendent apparent le projet d'écriture. Selon cette approche, une œuvre devient œuvre d'abord sous ses propres yeux, par la conscience qu'elle a d'appartenir à une famille d'œuvres et par la volonté de son auteur de s'insérer dans une confrérie; elle le devient ensuite par la réception dont elle est l'objet.

C'est par la conjonction de ces différentes perspectives et par une attention soutenue aux processus mêmes par lesquels la littérature se constitue et se maintient comme pratique sociale reconnue que l'équipe de rédacteurs se démarque des histoires littéraires antérieures et affirme son originalité.

La Vie littéraire au Québec en est maintenant à son troisième tome. Les deux premiers ont été reçus avec le grand intérêt que le projet mérite³, le deuxième tome ayant même été couronné par le prix Klībasky 1992,

prix qui consacre le meilleur livre savant francophone publié dans l'année sous les auspices de la Fédération canadienne des études humaines. Prix mérité car les volumes sont à la fois savants et fort beaux, d'une présentation soignée qui en assure et en facilite la lecture, que celle-ci soit suivie ou consultative. Avec une iconographie riche et diversifiée, une chronologie et une bibliographie détaillées et rigoureuses, les volumes sont des instruments de référence (relativement) concis et indispensables.

Ce troisième tome est fidèle à la formule qui a fait ses preuves. La fidélité, toutefois, est peut-être excessive, si l'on considère que les rédacteurs répètent textuellement la «Présentation» des volumes antérieurs. Ces neuf pages sont redondantes d'un volume à l'autre (et le seront de plus en plus, à mesure que les tomes s'additionneront!). Elles le sont aussi à l'intérieur du même tome car elles précisent le «plan des ouvrages» (p. xvi-xvii) qui sera à peu près repris dans l'introduction sous la formulation: «Plan du tome III» (p. 3-4). Souhaitons un renvoi à la «Présentation» initiale pour les tomes à venir!

Par ailleurs, et paradoxalement, il n'est pas inutile de relire cette présentation pour une troisième fois car on y apprend, sans autre forme d'avis, que l'œuvre comptera maintenant six tomes, une sixième période (1916-1933) ayant été ajoutée aux cinq initialement prévues. Voilà un changement important qu'il aurait été intéressant d'expliquer, après un renvoi à la présentation générale du premier tome (ou du second, comme on voudra). Cet ajout au projet initial tient à la logique de l'entreprise,

certes, et on peut supposer que si les rédacteurs et les instances subventionnaires tiennent le coup, cette histoire devrait normalement se prolonger jusqu'aux périodes les plus contemporaines. Encore aurait-il été utile de savoir pourquoi on a cherché à rectifier le tir⁴.

Le sous-titre de ce troisième volume est une citation du jugement terrible de lord Durham, dans son rapport sur les «affaires» de l'Amérique du Nord britannique (merveilleuse litote à l'anglaise), commandé pour expliquer les rébellions de 1837-1838. S'attendant à trouver une colonie se rebellant contre le pouvoir impérial, Durham trouve deux peuples en conflit. Le Canada français, collectivité dépourvue de tout ce qui pouvait assurer son épanouissement, lui apparaît alors «un peuple sans histoire ni littérature». D'ailleurs, le paragraphe contextuel du rapport Durham est donné en épigraphe à l'introduction.

Choix judicieux de sous-titre, riche d'enseignements. En effet, par un de ces beaux paradoxes dont notre histoire est friande, la phrase la plus importante de la littérature québécoise a été prononcée par un Britannique, en anglais, pour un public impérial. On connaît l'écho qu'elle a suscité au pays. La légende veut que Garneau y ait trouvé l'inspiration pour sa monumentale *Histoire du Canada depuis sa découverte jusqu'à nos jours* (1845-1852). En retour, le petit nombre d'écrivains historiens, essayistes, journalistes, romanciers, conteurs ou poètes qui ont pris la plume au milieu du XIX^e siècle pour créer de toutes pièces une littérature nationale l'ont fait sur la toile de fond de ce jugement brutal. Ainsi

s'illustre un autre de ces paradoxes qui sans doute a incité les rédacteurs de cette *Vie littéraire* à faire commencer celle-ci le lendemain de la Défaite. Hubert Aquin avait déjà signalé, avec son acuité habituelle, cet art de la défaite consacrée ou imminente et savamment entretenue : les Québécois ne peuvent se définir que sur fond de catastrophe et sous un ciel apocalyptique. La littérature québécoise en est une de situations limites, et sa naissance est crépusculaire.

C'est donc un peuple sans histoire ni littérature qui se met à raconter l'une et à créer l'autre ; du même coup il invente une vie littéraire dont des travaux comme celui-ci permettent d'entrevoir la richesse et la complexité⁵.

L'ensemble des processus de la vie littéraire au milieu du siècle dernier y est étudié dans sept longs chapitres aux divisions nombreuses et pratiques. Le premier chapitre étudie les « déterminations étrangères » du champ littéraire : sont abordés le « paradigme littéraire français » (la littérature française dans sa réalité féconde et son pouvoir d'attraction) et, plus rapidement, l'ultramontanisme en France et l'attrait des États-Unis. Le second chapitre décrit les « conditions générales » : la situation politique (l'Union et ses suites, la Confédération à l'horizon), l'état de l'économie et de l'éducation, la position du clergé, le point sur la langue et les autres arts. Le troisième chapitre présente les différents agents de la vie littéraire : écrivains du cru et étrangers influents, leur fiche signalétique et leur profil de carrière, leurs pratiques associatives, avec une section particulière pour le théâtre. Le

quatrième chapitre est consacré à la diffusion de la littérature : périodiques, formes d'édition, librairies et bibliothèques. Les deux chapitres suivants abordent les œuvres : d'abord la prose d'idées (histoire, biographies, discours, essais, polémiques, chroniques), puis les textes « de l'imagination et de la subjectivité » (poésie, écriture dramatique, romans, contes, récits, écrits intimes). Enfin, le dernier chapitre est consacré à la réception des œuvres (horizon d'attente, critique, accueil au pays et en France). Tout au long de ces chapitres, le combat idéologique fondamental, entre ultramontains partisans d'un contrôle absolu de l'Église et Rouges partisans de la liberté et de la démocratie, imprègne chacun des aspects de la vie littéraire.

L'ensemble décrit merveilleusement bien la vie littéraire au Québec pendant la période visée, période critique, particulièrement riche et littéralement fondatrice, car elle est marquée au coin de la volonté expresse de créer une littérature nationale. Du moment que l'on accepte les principes généraux qui gouvernent cette entreprise, c'est-à-dire l'objectif de produire une histoire de la vie littéraire et non pas une histoire de la littérature, on doit reconnaître que l'étude rencontre magistralement ses objectifs. Les institutions, les différents agents de la chose littéraire, les conditions d'émergence, de consolidation et de diffusion sont décrits avec exactitude et concision. Les spécialistes trouveront donc dans ce volume un grand nombre de précisions, des renseignements historiques détaillés et sûrs, et quelquefois des informations inédites ou du moins très peu connues ; les étudiants et le

public cultivé le consulteront avec profit et intérêt car la présentation historique est bien conçue, divisée en de nombreuses sections avec sous-titres appropriés, le tout étant bien rédigé, en évitant soigneusement le jargon.

Cette réussite globale et le sentiment de reconnaissance devant le fait qu'on possède enfin un tel outil de référence (sans compter la conscience du défi que représente un tel effort collectif) devraient nous inciter à nous en tenir là. La nature humaine (ou le métier de critique) le veut autrement, comme aussi le souci de faire en sorte que les trois volumes à venir soient toujours meilleurs. Ainsi peut-on se permettre quelques regrets.

Les œuvres elles-mêmes sont quelquefois sommairement analysées. Certes, chaque tome semble déjà se gonfler de cent pages additionnelles et la nature de l'entreprise empêche une analyse trop poussée, sous peine de produire des volumes monstrueux. À défaut de multiplier les tomes, une solution mitoyenne serait peut-être d'indiquer brièvement des prolongements bibliographiques précis pour les œuvres ou les auteurs. Le spécialiste, en lisant, fait aisément des rapprochements ou reconnaît les études qui ont été judicieusement consultées, mais l'étudiant se retrouve devant la masse bibliographique indifférenciée, car les notes infrapaginales sont très réduites et renvoient le plus souvent aux œuvres, très rarement au discours critique.

Par ailleurs, «l'appel de l'Amérique» n'est guère mis en évidence dans le chapitre consacré aux «déter-

minations étrangères», puisqu'on ne lui réserve qu'une page. Or, l'effet réel des États-Unis sur les consciences et sur la vie littéraire me semble justifier une analyse plus profonde. Les Québécois sont nombreux à visiter les États-Unis ou à s'y installer; ils lisent les périodiques américains ou les auteurs américains qui visitent et parlent du Bas-Canada; de plus, les œuvres américaines et québécoises présentent de nombreuses parentés génériques, thématiques et stylistiques. Que les États-Unis soient un repoussoir (pour les ultramontains) ou un aimant (pour les Rouges), qu'on s'en méfie ou qu'on veuille s'y annexer, ils constituent un foyer de réflexion extrêmement vivace pour les Québécois de l'époque. Ces liens me semblent escamotés.

Le quasi-silence sur Tocqueville est peut-être un effet de cela. Quand on connaît l'influence du grand sociologue français sur quelques-uns des écrivains majeurs de l'époque (Étienne Parent, Antoine Gérin-Lajoie, surtout), et le prolongement de ses réflexions sur la démocratie dans les discours sociopolitiques du temps, on peut s'étonner de ce silence, à la fois dans le texte, dans le tableau des «acteurs littéraires» (p. 120-124), et dans la chronologie. Les deux tomes de *De la démocratie en Amérique* ont été publiés en 1835 et 1840; de plus, Beaumont, le compagnon de voyage de Tocqueville, a publié des textes complémentaires essentiels, touchant le Canada, en 1860 et 1861; cela situait donc Tocqueville dans les paramètres chronologiques de ce tome⁶.

Mais ce ne sont là que les scories inévitables dans un travail monumental de ce genre. Qu'un outil de

référence se laisse lire à la suite sans que l'attention ou l'intérêt ne faiblisse est une excellente indication, il me semble, de sa réussite incontestable.

*
**

À Québec, toujours, mais bien avant que l'Université Laval ait l'idée de constituer des équipes de chercheurs en littérature, au moment, plutôt, où cette même université avait moins le souci d'étudier la vie littéraire que d'assurer les bonnes mœurs et la saine orthodoxie des auteurs et de leurs lecteurs, voici qu'un franc-tireur, véritable Don Quichotte, décidait de pratiquer le métier du livre. Libraire, éditeur, diffuseur, et même écrivain à ses heures, Paul Michaud devenait l'homme orchestre d'une *vie* littéraire séparée de nous d'à peine cinquante ans, mais qui peut nous sembler aussi éloignée que l'époque des Crémazie, Casgrain et Gérin-Lajoie⁷. Comme un autre octogénaire l'avait fait près d'un siècle plus tôt, il a eu l'heureuse idée, lui aussi, de livrer ses mémoires sur une époque révolue.

*Au temps de l'Index. Mémoires d'un éditeur 1949-1961*⁸ intéressera diverses catégories de lecteurs. D'une part, les spécialistes des récits intimes, car ces mémoires débordent largement le cadre chronologique indiqué par le sous-titre, apprécieront le récit des années d'enfance et de jeunesse de l'auteur et aussi des diverses péripéties très personnelles de sa vie adulte. Une pratique tout à fait particulière de la candeur et de la litote, de la pudeur et de l'impertinence, de la franchise et de l'ironie donne à ce contenu autobiographique un ton que les spécialistes de la subjectivité littéraire auront plaisir à

décortiquer. Ce récit mémoriel se fraie un passage à travers un style qui n'hésite pas à abuser des proverbes et des clichés, la plupart déformés pour les besoins de la cause et par plaisir d'écrire. Ce jeu permet à l'auteur toutes sortes de pirouettes, entre autres de se livrer pour, l'instant d'après, se dérober.

D'autre part, les historiens de la littérature et les sociologues du phénomène littéraire trouveront dans ce récit un aperçu privilégié sur le métier du livre dans un contexte d'hostilité face à tout imprimé qui échapperait au contrôle de l'Église. Sans demander l'autorisation à quiconque et surtout pas le *placet* des autorités religieuses de Québec, Paul Michaud a d'abord ouvert une librairie « profane », c'est-à-dire contrôlée par un laïc. De fil en aiguille, cette librairie, l'Institut littéraire de Québec, devient le comptoir postal pour la diffusion de livres dont les droits sont achetés aux éditeurs français et qui sont ensuite lancés chaque mois aux quatre coins de la province, sous diverses étiquettes, dont la plus connue est Le Club du livre. Ce commerce lui fait un nom, ce qui lui attire les foudres du pouvoir clérical d'une part, mais aussi, endroit de la notoriété, un certain nombre de manuscrits ou d'œuvres inédites. Du coup, il devient éditeur et est conduit à lancer des écrivains, seul ou en co-édition, écrivains qui deviendront des classiques de notre littérature. Son catalogue (qu'il ne dresse malheureusement pas) indique assez bien sa perspicacité et son sens critique, et l'avantage qu'il avait eu d'échapper au cours classique de l'époque. Le premier livre qu'il édite est *Le Tombeau des rois* d'Anne Hébert. Il est le

premier éditeur de Marie-Claire Blais (*La Belle Bête, Tête blanche*). Il deviendra également l'éditeur de Roger Lemelin, d'André Giroux, de Gratien Gélinas, d'Yves Thériault. Dans le cas de ce dernier, d'ailleurs, il devient partie prenante des efforts énormes consentis pour accéder à une carrière nationale et internationale : soutenant l'auteur de ses deniers et de ses encouragements, préparant une campagne de lancement et de promotion qui n'a rien à envier à celles des éditeurs américains.

Ces mémoires sur le commerce du livre et le métier d'éditeur, outre qu'ils mettent en évidence le flair remarquable de l'auteur, témoignent d'une témérité et d'un engagement inconditionnel qui forcent l'admiration. Certes, on aurait souhaité une plus grande rigueur chronologique et des détails précis sur le commerce lui-même. Mais on aurait alors eu une chronique ou une histoire et non pas des mémoires.

Par ailleurs, quelques lecteurs pourraient trouver forcée l'insistance de Paul Michaud sur le pouvoir répressif de l'Église, bien évident dans son titre et omniprésent dans le texte. Ainsi est-il peut-être opportun de citer les réactions d'un clerc au moment de la fondation de sa librairie. En effet, sous le titre «Les audaces d'un certain Institut littéraire de Québec» et avec une batterie de sous-titres agressifs pour marquer les moments forts de la charge qui occupe une pleine page de *L'Action catholique* («À l'assaut de la conscience des lecteurs», «Les subterfuges», «Comment l'Institut littéraire se moque de l'Index et de l'Église», «On n'a pas le droit d'empoisonner les âmes», «Avoir le courage de repous-

ser l'ordure: Agir!»), un digne émule de M^{gr} Bourget répète, un siècle plus tard, l'assaut contre l'Institut :

Le travail de corruption se poursuit. Les écrivains — les romanciers surtout — continuent à évoquer les hontes de la débauche. Pour les aider dans leur néfaste besogne, des éditeurs s'offrent à publier leurs rêves voluptueux, des imprimeurs impriment ces rêves, des bibliothécaires les servent au grand public, des vendeurs renseignés ou ignorants font de la «grosse argent» aux dépens de la conscience des lecteurs.

Jusqu'ici, le lecteur devait se déranger pour aller ramasser sur un comptoir quelconque l'ordure qu'il convoitait. On vient de faire un pas de plus sur le chemin de la perversion du public. Un «Institut Littéraire» s'est fondé dont le but est de mettre entre les mains du plus grand nombre possible de lecteurs les «chefs-d'œuvre» de la littérature française. Chaque mois jaillit des entrepôts de cet «Institut Littéraire» le flot des «vedettes du mois», qui pousse son onde infecte dans toutes les directions et va saluer une foule d'âmes. Sous des noms variés : «Club Littéraire», «Librairie de l'Institut», «Cercle Littéraire», c'est toujours le même «Institut Littéraire de Québec» qui exerce ses ravages⁹.

*
**

Telle fut la *vie* littéraire au Québec, pendant un siècle! De l'Institut canadien de Montréal à l'Institut littéraire de Québec, le même combat. On s'étonne qu'il y ait eu, des

auteurs pour prendre la plume et des éditeurs-libraires pour révéler ces œuvres au grand jour. D'où l'importance, par des travaux érudits et des témoignages, de faire connaître par quels chemins la littérature du Québec est passée. Viendront aussi, et espérons-les pour bientôt, des analyses qui iront au-delà de la réception traditionnelle de ces œuvres et qui exploiteront ces travaux d'érudition et ces mémoires.

1. Clément Moisan, *Le Phénomène de la littérature*, Montréal, l'Hexagone, coll. «Essais littéraires», 1996, 264 p.
2. Maurice Lemire et Denis Saint-Jacques, (dir.), *La Vie littéraire au Québec. Tome III: 1840-1869. «Un peuple sans histoire ni littérature»*, Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval, 1996, xxiv-671 p.
3. Voir, entre autres, ma chronique «L'effet Laval», *Voix et Images*, n° 50, hiver 1992.
4. Un autre changement, intervenu au tome 2, est la brève bibliographie à la fin de chacun des chapitres. Le titre, «Pour en savoir davantage», accentue l'aspect «manuel scolaire» du texte, ce qui n'est pas forcément déplacé. Mais peut-être une désignation plus neutre («Choix bibliographique») aurait-elle été préférable. Toutefois, ce qui est peut-être plus important que le titre est le contenu de ce choix: il est très restreint et on ne voit pas toujours quels critères ont présidé à la sélection. Il serait sans doute plus utile de donner, pour les questions importantes abordées dans le chapitre, les indications bibliographiques essentielles, sur le modèle du MLA. Par exemple: sur Casgrain, voir Robidoux, Brunet...
5. Signalons que cette période, en particulier sa dernière décennie, est certainement celle qui a été la plus étudiée, en littérature québécoise, si l'on fait exception des années de la Révolution tranquille. Depuis Séraphin Marion, David Hayne, Réjean Robidoux et le premier volume des Archives des lettres canadiennes, le mouvement littéraire de Québec a été l'objet de nombreux travaux. Ce tome de *La Vie littéraire au Québec* fait un usage judicieux de ces études, tout en les complétant sur de nombreux points.
6. D'ailleurs, on ne fait pas un meilleur sort à Tocqueville dans le tome II.
7. Sans doute faudrait-il plutôt dire «que l'époque des Dessaulles et M^{sr} Bourget», afin de mieux refléter les tribulations de Paul Michaud.
8. Paul Michaud, *Au temps de l'Index. Mémoires d'un éditeur 1949-1961*, préface de Réginald Martel, Montréal, Libre Expression, 1996, 284 p.
9. Eugène Lefebvre, c.s.s.r., «Les audaces d'un certain Institut littéraire de Québec», *L'Action catholique*, 41^e année, n° 12 675, le 6 avril 1948, p. 4. (Monsieur Paul Michaud a eu l'amabilité de me remettre une copie de cet article.)